

ACTUALITÉ

ÉDUCATION Le film de Laurent Cantet primé à Cannes est-il un chef-d'œuvre ou une imposture ? Enquête sur les réalités du collège

ENTRE LES MURS LA PALME DU MALAISE

Que se joue-t-il dans le huis clos d'une salle de classe ?

La réponse apparaissait déjà dans le roman de François Bégaudeau, ancien prof de français qui, dans *Entre les murs*, racontait une année scolaire. Riche de cette lecture, le réalisateur Laurent Cantet a



filmé les élèves d'une classe de 4^e d'un collège de Zep du XX^e arrondissement de Paris. On connaît la suite. Présenté au festival de Cannes, son film subjugué le jury qui lui décerne à l'unanimité la

Palme d'or. Aujourd'hui, il débarque sur les écrans, précédé d'un concert de louanges, qui fait applaudir aussi bien Jack Lang que Xavier Darcos...

Un tel unanimité pourtant étonne au regard d'un film qui nous renvoie en pleine face une crise majeure de notre société : celle du collège, qui concentre toutes les difficultés de l'école aujourd'hui. Échec des gamins et mal-être profond des profs, même parmi ceux qui y croient et s'accrochent.

Laurent Cantet a beau répéter qu'il s'agit d'un film, pas d'un documentaire, on ne peut se voiler la face. Le spectacle de cette classe, dont certains ne veulent voir que l'étonnante vitalité, n'est pas réjouissant. Il doit nous interroger. Il est plus que temps, si on ne veut pas envoyer des milliers de gamins droit... dans le mur. ●

Cet entretien avec Laurent Cantet a été réalisé au lendemain de la remise de la palme d'or. Le réalisateur était encore tout surpris de cette distinction décernée par un jury international.

LA VIE. *Votre film se prête à une double lecture. Les tenants d'une baisse du niveau y trouveront des arguments, les défenseurs d'une école de l'intégration aussi...*

LAURENT CANTET. J'y vois plutôt une des qualités du film ! Face à une réalité complexe, il importait de ne pas simplifier. *Entre les murs* ne propose pas un point de vue idéal sur l'enseignement. De même qu'il n'existe pas de professeur idéal ou d'élève idéal. Pas de monstres non plus ! Chacun a son avis sur ce que devrait être un bon enseignant, en même temps, nul ne sait vraiment ce qui se passe dans une classe. Je suis révolté par ces essais sur le modèle de *la Fabrique du crétin* (de Jean-Paul Brighelli, ndlr) qui décrivent les jeunes comme des idiots. Je voulais rendre justice à la richesse des adolescents, à leur intelligence de la vie, qui dépassent ce que l'école pourra leur apprendre sur le monde.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le personnage d'enseignant incarné par François Bégaudeau ?

L.C. Son envie d'aller au charbon. Avec comme corollaire une prise de risque assumée : ne pas se contenter

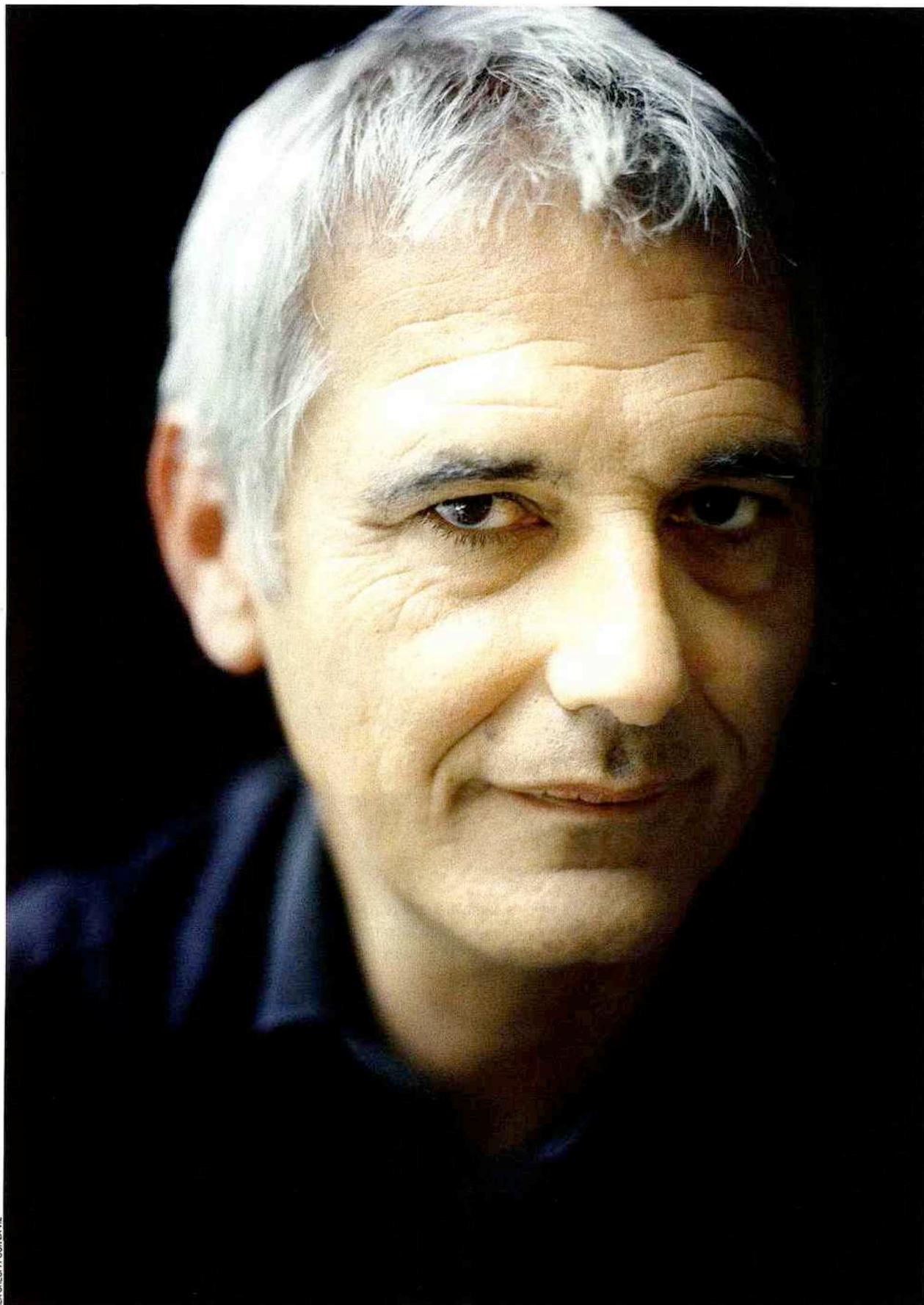
de délivrer un savoir mais réfléchir avec les élèves sur ce qu'on est train d'apprendre et comment on l'apprend. Pour autant, cette pratique n'a pas valeur d'exemplarité, même si l'on peut sentir à l'écran une certaine tendresse pour les personnages. Ce que je filme, c'est une expérience singulière, propre à François Bégaudeau. En ce sens, il m'importait qu'il joue à l'écran son propre rôle.

Cette classe aurait, selon vous, valeur « d'utopie en fonctionnement » ?

L.C. C'est un endroit où l'on essaye d'expérimenter la démocratie et la citoyenneté, où la parole circule mieux que dans bien d'autres lieux. Où les idées sont continuellement remises en cause, où les raisonnements sont poussés plus loin que d'ordinaire, entre copains... Je parle d'utopie, car j'ai la conviction que de ce grand bazar qu'est l'école va naître finalement pas mal d'intelligence et qu'il y a des choses retenues, transmises, au-delà des connaissances pures. L'autre utopie réside dans cette envie d'égalité entre le prof et ses élèves, même si l'enseignement n'est jamais dupe des limites et d'une nécessaire autorité.

Votre film se clôt sur deux notes amères, l'exclusion d'un des élèves et le cri du cœur de cette adolescente qui lâche : « Moi, monsieur, je n'ai rien appris. »

L.C. L'utopie est battue en brèche pas la réalité de l'école, qui fonctionne aussi comme une grande machine



LEA CRESPI POUR LA VIE

à exclure. Dès 14 ans, certains sont écartés de l'enseignement général et doivent décider d'un métier. Cette angoisse de la filière professionnelle qu'exprime Henriette, c'est la peur de devoir prendre dès la 3^e une décision qui engagera sa vie future.

Ne craignez-vous pas de donner l'image d'une école qui serait une sorte de « patronage amélioré » ?

L.C. C'est oublier que chaque séance commence par un moment de pédagogie pure, une leçon de grammaire, une réflexion sur l'autoportrait à travers la lecture d'Anne Frank ou encore l'étude d'un poème de Rimbaud. Mais on ne pouvait pas construire le scénario sur ces seuls moments, sauf à lasser le spectateur. Le film fait le choix de privilégier des scènes où la friction, la discussion, l'intelligence sont à l'œuvre. Les cours de François ne se résument pas à ces joutes oratoires. Mais ce sont les moments de cinéma les plus riches et qui correspondaient à cette démocratie en action que je souhaitais filmer.

Le langage des jeunes, très imagé et fleuri, est à l'honneur. Faut-il y voir une richesse ou un enfermement ?

L.C. Le film ne fait jamais



Ils ont vu le film

LA LYCÉENNE

CLAUDIA CHIPAN élève en bac pro



CHRISTIAN BOSSEUX POUR LA VIE

■ « Je me suis complètement retrouvée dans les collégiens du film. Comme eux, en 4^e, j'étais très dissipée – mes heures de colle, je ne peux pas les compter –, parce que je ne savais pas ce que je faisais au collège. C'est grâce à un prof de 3^e, qui ne m'a pas lâchée, et surtout en arrivant au lycée, en filière secrétariat, que j'ai fini par me calmer. Aujourd'hui, je sais que je veux travailler dans le marketing, alors je bosse. J'ai enfin compris ce que je faisais à l'école. Dans le film, je trouve que le prof prend les choses trop personnellement. Il veut aider ses élèves, mais on dirait que c'est par pitié. Pour moi, il n'assume pas son rôle : faire comprendre à ses élèves pourquoi ils sont là. » ●

l'apologie de ce parler-là. François Bégaudeau leur rappelle sans relâche qu'il existe différents niveaux de langue. Et que, sans cette capacité à passer d'un niveau à un autre, on est perdu en société. La tchatche n'est pas présentée comme la garantie d'une intégration ou d'une réussite quelconque. Au contraire, les conflits qui surgissent dans *Entre les murs* reposent sur une mauvaise compréhension des mots par les jeunes.

Le film souligne les heurts entre les élèves au sein d'une classe culturellement mélangée, mais reste assez muet sur la question des différences religieuses. Est-ce un sujet tabou ?

L.C. La seule fois où nous avons abordé ce sujet lors d'un atelier d'improvisation, rien de concret n'est sorti. Était-ce la pudeur qui interdisait aux élèves de rejouer des expériences



vécues ? J'ai plutôt le sentiment qu'entre eux de telles oppositions religieuses n'ont pas réellement cours. Par ailleurs, le cinéma implique souvent des raccourcis, je craignais qu'en traitant à l'emporte-pièce une question aussi complexe, on la traite mal et on ne discrédite les élèves.

Entre les murs comporte une part documentaire, mais c'est bel et bien une fiction...

L.C. Je crois en la puissance de la fiction. Elle a bien sûr ce pouvoir de créer de l'empathie entre le spectateur et les personnages. Surtout, j'ai l'impression que les acteurs sont plus sincères, protégés par un personnage, que si on leur demande de jouer leur propre vie. C'est très difficile d'être naturel devant une caméra, de se montrer sans fard. Souvent pour se protéger, on brode, on enjolive... La fiction permet ▶▶

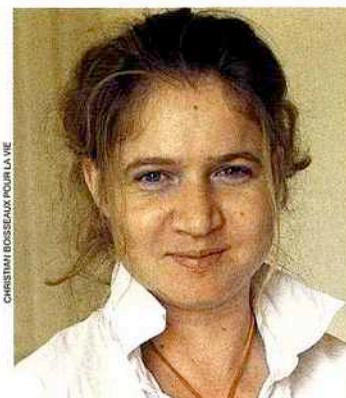
Ils ont vu le film

LE PROFESSEUR DE FRANÇAIS SOPHIE AUDOUBERT enseigne en collège

■ « *Entre les murs* est le récit d'un échec. Si le comportement des élèves est rendu de façon très juste, je suis frappée par la réaction, ou plutôt l'absence de réaction de cet enseignant, démagogique et irresponsable, qui fait comme s'il était à égalité avec ses élèves. Je ne suis pas du tout favorable à un retour à l'autorité de la III^e République mais cette posture socratique fondée sur la joute verbale n'est vraiment pas constructive ! Dans le film, les élèves ont toujours le dernier mot alors que c'est au professeur de mener le jeu, ce qui n'empêche pas le dialogue et la souplesse. Mais si je me situe au même niveau que mes élèves, comment leur prouver que j'ai un savoir à leur transmettre et que cela en vaut la

peine ? L'autorité se construit sur la confiance, et, avec ces mêmes élèves, difficiles mais qui ont aussi beaucoup à nous apporter, je vous assure qu'on arrive à faire cours ! » ●

VIENT DE PUBLIER DON QUICHOTTE EN BANLIEUE. LES COMBATS D'UNE ENSEIGNANTE (PHILIPPE REY).



CHRISTINE BOSSEPAK POUR LA VIE

moins de pudeur et donc plus de sincérité dans ce qu'un acteur livre de lui-même.

Les élèves interprètent donc des personnages ?

L.C. Certains se montrent à l'écran proches de ce qu'ils sont dans la vie. D'autres jouent un rôle de composition. L'ado qui interprète Souleymane (le fort en gueule de la classe, ndlr) est presque le plus doux de la bande. J'ai décelé chez lui un potentiel de jeu très fort. En le choisissant, mon envie allait bien au-delà du contre-emploi. Sa propre fragilité vient nourrir la complexité du personnage et rend attachant Souleymane, qui sinon aurait pu devenir insupportable à l'écran.

Le film a été plébiscité à Cannes, appréhendez-vous le verdict du public ?

L.C. J'attends avec impatience la réaction des profs et des adolescents. D'ordinaire, dès que l'on parle d'éducation, l'idéologie prime sur la réflexion, chacun campe sur des positions théoriques et politiques. J'espère que mon film va permettre un dialogue sur des bases plus concrètes et plus précises. ●

INTERVIEW FRÉDÉRIC THÉOBALD

DE LA FICTION À LA RÉALITÉ LES MAUX DU COLLÈGE

La classe comme un grand *happening*. Sur leurs chaises, ils s'agitent, pouffent, s'insultent, l'un a le fil de son portable vissé dans l'oreille... Mais leur plus grand « kif », comme ils disent, c'est assurément de pinailler les consignes de François Marin, leur professeur. Incarné dans ce film par François Bégaudeau, qui joue le rôle du prof de français qu'il fut pendant dix ans. Un saint ou un fou ? Aux spectateurs d'apprécier, en tout cas pas un démissionnaire.

Face à cette classe de gamins de 4^e que d'aucuns trouveront attachants, et d'autres insupportables, il fait montre d'une patience à toute épreuve, s'efforçant de répondre à chacune de leurs interventions, les plus pertinentes comme les plus insignifiantes. Résultat : son enseignement semble se réduire à une « parlerie » permanente, et lui à l'*alter ego* de ses élèves, sans grande légitimité ni autorité. Le monde enseignant y retrouvera sans doute

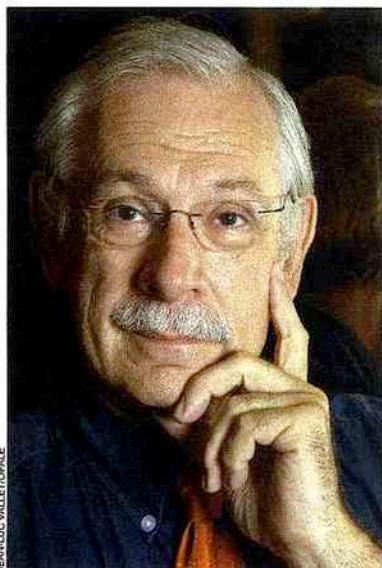
un univers familier, les profanes, eux, seront mis en face d'une réalité dérangeante et d'une question : ça se passe vraiment comme ça à l'école ?

« Cette classe est une fiction », répertient Laurent Cantet et François Bégaudeau. « Nous avons privilégié les moments de tension, plus cinématographiques à notre sens que ceux où tout se passe bien. » Une précision sans doute utile pour prévenir les réactions d'enseignants qui se coltinent au quotidien les difficultés du collège. Et seront peut-être moins séduits que les jurés du festival de Cannes par la « vitalité stupéfiante » de ces jeunes. En tout cas, selon les spécialistes, cette fiction emprunte beaucoup à la réalité. « Cette classe est extrêmement représentative de la réalité de ce type de collège », précise Patrick Rayou, sociologue de l'éducation, coauteur avec Agnès van Zanten d'*Enquête sur les nouveaux enseignants. Changeront-ils l'école ?* (Bayard).

Ils ont vu le film

LE PÉDAGOGUE

PHILIPPE MEIRIEU ancien directeur de l'IUFM de Lyon



JEAN-LUC VILLETORALE

« Le film est d'abord une œuvre d'art, juste et sensible. L'histoire du parcours singulier d'un enseignant aux prises avec des difficultés sociales. François Marin est un homme généreux, solidaire... Mais, par manque de pédagogie, il reste englué dans des relations trop exclusivement centrées sur l'affectif. Au fond, la classe est gérée ici de manière très traditionnelle : pas de construction d'un projet commun, pas d'enjeux culturels forts, ni d'accompagnement personnalisé. Un face-à-face qui devient, parfois, un corps-à-corps. La générosité des intentions peut, sans rigueur pédagogique, produire de l'échec, de l'incompréhension et de l'exclusion. ●

VIENT DE PUBLIER PÉDAGOGIE : LE DEVOIR DE RÉSISTER
ESF

En écho, Claudia, en terminale pro à Pantin (93), nous confie s'être complètement retrouvée dans le film. « Au collège, dit-elle, on ne comprend pas ce qu'on fait en classe. Il n'y a pas d'examen au bout, et en plus on sait qu'on ne redouble pas. On est là par défaut, alors on fait comme si on était chez nous. » De fait, dans les quartiers sensibles, la cité et ses codes sont entrés dans la classe. Et l'école républicaine, définie au départ comme un sanctuaire – avec un dedans et un dehors – et un temps propre – différent du calendrier civil –, est aujourd'hui infiltrée de toutes parts. « On est toujours entre les murs, analyse Patrick Rayou, sauf que ceux-ci sont poreux et ne protègent plus de rien. » Tchatche, incivilités, violence, difficultés avec l'autorité, l'école reçoit tout cela en paquet, rendant d'autant plus aléatoire sa tâche initiale : transmettre des outils et des savoirs.

Les statistiques sont d'ailleurs sans appel : dans les Zep, près de 30 % des élèves ne maîtrisent pas, en fin de 3^e, les compétences de base en français, soit 10 % de plus que la moyenne nationale. *Idem* pour les matières scientifiques : 26,7 % sont en difficulté et 4 % en très grande difficulté contre 15 % et 2 % au plan national. Quant aux violences, la dernière enquête Sivis, nouvel instrument de mesure du ministère, montre que les collèges sont les plus concernés avec 39,5 % d'actes recensés et un taux

30% des collégiens de ZEP ne maîtrisent pas les compétences de base en français

élevé de 4,64 incidents pour 1000 élèves. Une moyenne qui masque de profondes disparités, selon Éric Debarbieux, professeur en sciences de l'éducation, directeur de l'Observatoire international de la violence à l'école, qui vient de publier *les Dix Commandements contre la violence à l'école* (Odile Jacob). « *La proportion d'incidents est préoccupante mais dans un nombre limité d'endroits.* » Il souligne en revanche l'augmentation des incivilités, ces situations de petits conflits quotidiens qui peuvent

Ils ont vu le film

LE PROFESSEUR D'HISTOIRE-GÉO

IANNIS RODER enseigne en Zep

■ « Je ne comprends pas le but de ce film. S'agit-il d'émouvoir ? Moi je trouve cela plutôt dramatique parce que cela correspond en effet à la réalité des collèges difficiles, où des gamins en perdition n'ont pas les outils linguistiques et intellectuels pour réfléchir par eux-mêmes. Or, il ne suffit pas de donner la parole pour établir la démocratie ! Notre rôle d'enseignant consiste à former des jeunes capables de maîtriser des concepts pour appréhender la complexité du monde et devenir de futurs citoyens. Saluer la vitalité des élèves et se satisfaire de leur "tchatche", c'est les laisser s'enfermer dans leurs représentations et leur donner l'illusion qu'ils arriveront à s'intégrer dans la société. Cela sera

Ils ont vu le film

LE PROFESSEUR DE SVT

ÉLISABETH MARTIN anime des formations sur la violence

■ « Le professeur s'immerge au milieu de ses élèves, avec une véritable tendresse... Mais dans "l'océan des savoirs", il ne propose qu'une maigre baignade. La sensation peut être agréable, ou devenir éprouvante en cas de tempête. Mais, jamais, il n'entreprend un véritable voyage. Il reste à patager au bord de la plage sans réussir à "embarquer" ses élèves dans une véritable aventure intellectuelle. Il ne les entraîne nulle part, c'est lui qui s'échoue sur le terrain des élèves. Il tente de les faire parler d'eux, mais sans leur donner les moyens de prendre la moindre distance avec ce qu'ils vivent... Je ne vois pas vraiment d'école dans ce film :

dégénérer à un moment donné pour peu que l'adulte perde ses marques. Pour y faire face, il prône pour les enseignants des formations spécifiques aux techniques d'animation de groupes ou de gestion de crise. Elles existent dans beaucoup d'autres secteurs professionnels.



rien qui puisse aider durablement ces jeunes à sortir de leur univers. La véritable pédagogie, c'est autre chose : de la confiance, certes, mais une véritable exigence aussi... pour les emmener ailleurs que là où ils sont. »

Une piste, mais qui ne résoudra rien la question de fond : comment obtenir l'adhésion de ces jeunes à l'école et à ses règles quand, sur fond de chômage ou de discrimination à l'embauche, les contours de l'enjeu final leur sont de plus en plus flous ? « *Pour imposer une règle, il faut être convaincu des bénéfices que l'on peut en retirer* », rappelle Patrick Rayou, qui fait remonter le malaise actuel à 1989. Année où Lionel Jospin décide d'amener 80 % d'une classe d'âge au bac, année aussi de la Convention des droits de l'enfant. L'école est alors confrontée à un double bouleversement : la massification et, parallèlement, une « *révolution copernicienne* » qui place l'élève au centre du système.

Un public nouveau, venu d'ailleurs, avec d'autres histoires, arrive ainsi au collège, là où auparavant un recrutement sélectif lui assurait une certaine homogénéité sociale et culturelle. À cet égard, une des scènes du film est très éclairante. Celle où le prof interrogeant ses élèves sur le sens du mot argenterie – « *un habitant de l'Argentine* », avance l'un d'eux – découvre qu'aucun ne le sait. Pas une seconde, il n'aurait imaginé que ce mot leur pose problème... Sous l'anecdote qui fera rire ou atterra,

peut-être vrai pour quelques-uns, mais la plupart d'entre eux en retireront beaucoup de ressentiment... Ce n'est pas ce que je souhaite à mes élèves. Et vous, est-ce vraiment cela que vous aimeriez pour vos enfants ? »

VIENT DE PUBLIER TABLEAU NOIR, LA DÉFAITE DE L'ÉCOLE (DENOËL).



FRANCK FÉVILLÉ/DENOËL

► on mesure l'énorme malentendu avec lequel les profs, issus globalement des classes moyennes, doivent composer : celui des lieux communs supposés partagés. De même quand François Marin propose l'exercice de l'autoportrait. Quand lui, le prof de français, y voit une manière active de leur faire découvrir ce genre littéraire, eux se méfient et pensent à un interrogatoire de police.

Reste que si le constat est connu, les remèdes ne sont pas simples à trouver. Et tous ceux qui rêvent d'un retour à l'école d'avant s'illusionnent, oublieux qu'il y a trente ans à

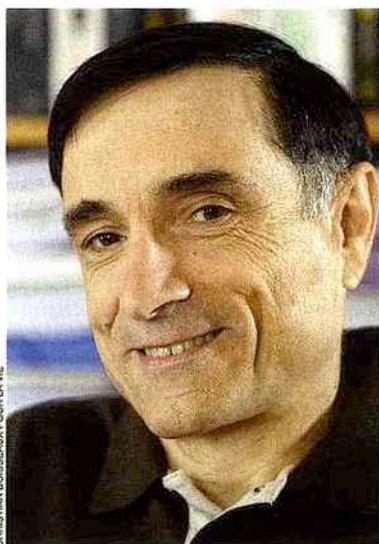
Inutile de rêver à l'école d'avant. Il y a trente ans, un quart d'une génération obtenait le bac

peine un quart d'une génération obtenait le bac. Cela posé, il serait sans doute temps de remettre en question certaines « doxas » : comme celle de l'enfant « constructeur de son savoir », développées dans les années 1970. L'enfant ne s'inflige plus de cours de grammaire, il est invité à une « observation réfléchie de la langue ». « Le problème de ces pédagogies, explique Patrick Rayou, c'est qu'elles supposent des acquisitions de savoirs préalables que les enfants n'ont pas. Pour construire un mur, il faut avoir les briques, le mortier et les outils. »

Ils ont vu le film

LE SOCIOLOGUE

PATRICK RAYOU chercheur en sciences de l'éducation



CHRISTIAN BOISEAUX POUR LA VIE

Une chose frappe ce chercheur qui mène une étude sur la manière dont les élèves travaillent : ils écrivent de moins en moins. « Ils surlignent, entourent, soulignent, complètent des fiches. Ils peuvent réussir pleinement ces questionnaires, cela ne leur permet pas d'élaborer du sens. » Il regrette également le dogme de la participation, en vogue dans les IUFM. Pour lui, on la réduit trop à la seule expression orale,

■ « J'avais beaucoup aimé le livre de Bégaudeau. Son adaptation ne m'a pas déçu. Il a su prélever quelques scènes significatives, et les jeunes se montrent des acteurs assez remarquables. Mais si l'on oublie que c'est une fiction, ce que l'on voit est assez effrayant. Et souligne bien le très difficile travail d'enrôlement des élèves. Le prof est honnête et prend des risques mais il se fait parfois piéger. Sa méthode ne résiste pas à la "logique de la tchatche" des élèves, pour qui il ne s'agit pas d'arriver à se mettre d'accord, comme chez Socrate, mais de savoir qui va gagner. » ●

MÊME UNE ÉTUDE SUR LES MALENTENDUS DANS L'ÉCOLE. À PARTIR DE L'OBSERVATION SUR LE TERRAIN DES MANIÈRES DE FAIRE TRAVAILLER LES ÉLÈVES.

oubliant que la motivation peut exister sans indices extérieurs. « Les élèves en déduisent souvent qu'il suffit de participer en classe pour bien faire. Ils en retirent l'image d'un monde où toutes les opinions se valent et où l'on n'ose pas donner la norme. »

L'école doit aussi faire avec les modèles éducatifs. Aujourd'hui, constate Éric de Gaviny, principal d'un collège de Zep, « notre société est plus permissive et les jeunes tendent à en devenir le modèle : je vois des parents qui cherchent à leur ressembler, à adopter leur mode de vie. Ce faisant, ils cessent de jouer leur rôle, ce qui est très déstabilisant pour des adolescents ». D'où la nécessité selon lui d'interroger nos comportements de parents et d'adultes.

Car, au-delà des querelles de méthodes, les insuffisances de notre système éducatif nous renvoient aussi à une responsabilité collective. On aimerait que le film de Laurent Cantet permette à notre société d'ouvrir ce débat-là. Rien n'est moins sûr quand on entend le concert de louanges qui l'accueille, sans grand recul sur une réalité qui risque de conduire droit dans le mur des milliers d'élèves. ●

ARMELLE BRETON ET SOPHIE BLITMAN

Ils ont vu le film

LE PSYCHOLOGUE

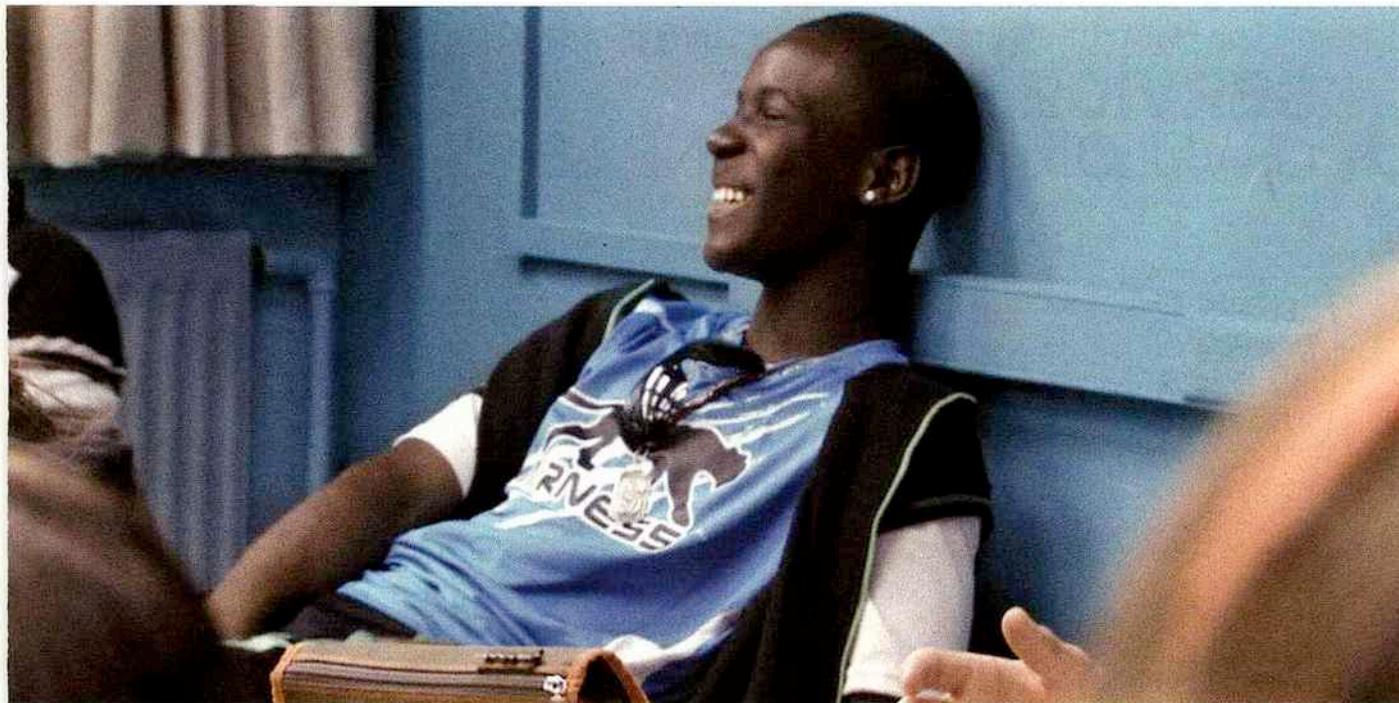
PIERRE COSLIN enseignant à l'université Paris V-René-Descartes



CHRISTIAN BOISEAUX POUR LA VIE

■ « Ce film témoigne de l'évolution de notre société qui pose de moins en moins de bornes. L'adolescence correspond à une période d'interrogation au cours de laquelle le jeune cherche des limites vis-à-vis de lui-même et de la société, incarnées par ses parents ou l'école. Or, plus il se trouve dans une situation de précarité ou de difficulté scolaire, plus il verse dans la provocation, rejetant les cadres qu'on lui impose et qu'il n'a pas contribué à fixer. Cette désocialisation peut être violente mais elle est souvent passagère et, après cette période de transition, le jeune finit par accepter les codes. » ●

A PUBLIÉ LA SOCIALIZATION DE L'ADOLESCENT (ARMAND COLIN)



Entre les murs Faut-il applaudir le film ?

OUI par Frédéric Théobald

Le rire d'abord. *Entre les murs* recèle tous les atouts d'une comédie, à commencer par des dialogues qui sont telles des perles jaillissant d'un flot de paroles joyeuses mais aussi féroces et hargneuses. Conjugué par les élèves de cette classe de 4^e, le verbe croître donne « *croïtons* » et le nom des habitants de l'Argentine devient les « *Argenteries* » ! Le langage, handicap ou source de malentendus, se fait ainsi jeu, mais aussi arme, instrument d'une joute oratoire entre le prof de français et ses élèves. Mais le duel, même à fleurets mouchetés, blesse. Sous l'humour – volontaire ou non – affleurent les écueils de notre système éducatif. Son utopie égalitaire, ses rêves d'intégration et son

impuissance. *Entre les murs* raconte, au fil d'une année scolaire, les efforts d'un prof pour tirer le meilleur de ses élèves – enfants d'immigrés pour nombre d'entre eux. La caméra quitte parfois la classe pour la salle des profs, le bureau du proviseur ou la cour. Sans jamais – ou presque – franchir la porte de ce collège du XX^e arrondissement. Un huis clos donc, mais *Entre les murs* déborde d'énergie, respire, vibre, gronde au rythme de ses protagonistes : Bégaudeau et ses élèves. Tous de formidables interprètes que Cantet filme avec un vrai respect, voire un bel amour. Démocratique, sa caméra voue à chacun la même attention, à l'écoute de cette parole qui circule, oppose, mais aussi réunit. ●

NON par Armelle Breton

Une palme d'or à Cannes, une sélection aux Oscars d'Hollywood, une critique unanime, il ne nous resterait donc qu'à nous incliner et à applaudir. Or quelque chose résiste en nous. Comme un gros malaise à participer à ce qui s'apparente à une forme de supercherie : celle de faire croire à des enfants que la logorrhée et la spontanéité suffisent à donner un passeport pour l'avenir. Que voit-on en effet à l'écran ? Des enfants intelligents, sûrement, mais rétifs à l'autorité, agressifs, limite racistes entre eux – l'Ivoirien méprise le Malien – et capables de tous les renversements d'alliance, l'essentiel restant pour eux d'avoir le dernier mot face au prof. Un modèle

« *d'apprentissage de la démocratie et de la citoyenneté* », se réjouit Laurent Cantet. Aurait-il oublié que celles-ci ne se réduisent pas à la « tchatche » et à la domination, mais supposent un minimum d'écoute et d'ouverture à l'autre. Cantet rêve d'une école « *où il n'y a plus de différence entre le maître et l'élève* ». Là, on reste abasourdi devant tant de démagogie, qui ravale le savoir au rang d'aliénante contrainte. Libre à lui de penser cela. Mais que notre société ne réagisse pas, voilà qui a de quoi inquiéter. À moins que ce film ne serve d'exorcisme facile à nos mauvaises consciences de nantis, qui ne souhaitent pour rien au monde une telle classe pour leur progéniture. ●